Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]

Autor(en): **Assollant, Alfred**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 18

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-176591

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Première Année. — N° 18. Samedi 28 Mars 1863.

LE CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Une institution philanthropique en Angleterre.

Notre canton est riche déja en institutions populaires, soit pour la condition matérielle, soit pour le développement intellectuel des classes ouvrières; société de consommation, sociétés de secours mutuels, cours publics, etc., sont autant de choses réjouissantes pour l'avancement du progrès dans notre cher pays. Nous avons cependant beaucoup à apprendre de l'étranger, et particulièrement de la noble Angleterre, où les classes supérieures font de nombreux sacrifices dans ce but, témoin la nouvelle institution philanthropique sur laquelle nous donnons les quelques détails qui suivent :

Dans les enquêtes qui avaient été faites sur les moyens d'améliorer le sort des classes ouvrières, on s'était aperçu que, d'une manière générale, l'une des plus grande misères du peuple tenait à l'ignorance et au défaut d'économie des ménagères. Les femmes des ouvriers non-seulement ne savent pas acheter les denrées nécessaires, soit pour le prix, soit pour la qualité, mais elles ne savent pas les apprêter. Elle gâtent, par leur négligence, les meilleures choses, ne présentent à leur famille que des repas peu nourrissants et pas du tout appétissants, de sorte que les hommes, n'étant pas suffisamment restaurés, s'adonnent aux spiritueux, devenus nécessaires, mais qui leur font, à la longue, un mal terrible.

Pour remédier à cet état de choses, on eut l'idée, excellente en soi, d'établir de grandes cuisines communes, où l'on fournirait à bas prix des aliments sains et agréables. De nombreuses souscriptions furent obtenues. Mais cette entreprise, faite comme une charité par les actionnaires, et considérée comme telle par la classe ouvrière, déplut bientôt à celle-ci et l'affaire tomba. Cette idée ne devait cependant pas rester sans fruit. Un homme dévoué et énergique, M. Corbet, marchand à Glascow, résolut de recommencer l'expérience en donnant à son entreprise un tout autre caractère que celui qui venait de faire échouer la première, aussi son succès a-t-il été complet.

En septembre 1860, un restaurant fut établi à Glascow. L'excellence et le bas prix des repas fournis par cet établissement attirèrent une telle foule qu'il devint nécessaire de prendre une seconde maison dans un autre quartier. Tous les deux mois il a fallu ouvrir une succursale, et il existe aujourd'hui treize maisons ouvertes au public, plus un établissement central, renfermant les cuisines les plus considérables et les mieux organisées, où tout ce qui exige quelque soin est apprêté en grand, et distribué de là par des voitures aux succursales, qui ont des fournaux à l'américaine mainte-

---

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

— On voit bien, cher monsieur, que vous n'êtes guère au courant de nos usages. Votre simplicité m'inspire une sympathie véritable. Sachez donc, puisque vous voulez le savoir, que le terrain s'est trouvé merveilleusement propre au commerce des bois de construction et de la viande salée; que mon père, qui est le plus honnête de tous les *Yankees*, s'en est aperçu le premier, et qu'il a appliqué le droit féodal : *Nulle terre sans seigneur;* que le seigneur naturel étant absent, il s'est adjugé la forêt à lui-même, qu'on a de tous côtés suivi son exemple, et qu'aujourd'hui vous ne trouverez pas un pouce de votre propriété qui n'ait changé de maître. Retournez en France, ou mieux encore, allez plus avant, entrez hardiment dans le grand Ouest, dans les forêts immenses qui n'ont pas encore de maître. Emportez avec vous une hache et une carabine; la hache vous servira contre les arbres, la carabine contre les sauvages, et peut-être contre vos voisins trop civilisés : c'est ainsi que Daniel Boom a laissé un nom immortel. Mais ne heurtez pas de front cette force populaire, qui est aveugle et irrésistible; respectez le sommeil du monstre, de peur qu'il ne vous dévore; ne redemandez pas le dîner qu'il vous a pris, de peur qu'il ne vous prenne encore le souper et la vie. C'est mon dernier conseil. Je n'espère pas, mon cher monsieur, avoir le bonheur de vous revoir jamais. Il est minuit, et je me sens fatiguée. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. »

Ayant prononcé ce discours avec une volubilité sans pareille, la belle Cora Butterfly salua notre héros d'un signe de tête, et, lui tournant le dos, se mit à bâiller sans cérémonie. Bussy, se voyant congédié, prit le parti d'en rire, et lui dit :

« Ma chère Cora, je vous remercie de vos conseils, qui sont

nant les mets chauds. Dans ces dernières, on n'apprête que le café, le thé et certains potages. Toutes les portions sont de dix centimes. On peut avoir un excellent et copieux déjeûner avec café au lait, potage, pain frais et beurre pour trente centimes. Le dîner, composé d'un bol de bouillon, d'un plat de viande, de pommes de terre et d'une tranche de délicieux plumpudding, coûte quarante-cinq centimes. Aujourd'hui, plus de 155,000 personnes par mois fréquentent régulièrement ces restaurants, parmi lesquels, non-seulement les ouvriers, mais une foule de personnes employées dans le commerce, et qui sont fort heureuses de pouvoir en profiter.

De pareils résultats sont dûs à un soin extrême dans l'organisation des détails. On a compris que, pour pouvoir faire bien et à bas prix, il fallait se borner à un petit nombre de mets, faciles à apprêter en grand, acheter toutes choses par fortes quantités et au comptant. Les employés sont bien rétribués. Il y a un directeur central qui fait les achats et surveille la marche générale; un caissier, un inspecteur chargé d'aller partout et de voir que tout se fasse bien et à temps, cuisson, service, etc., puis quelques employés à la comptabilité et au transport dans des fourgons du dépôt central aux succursales. Tous les autres services sont faits par des femmes au nombre de 120; chaque escouade dirigée par une matrone. Et tout ce monde est actif, heureux de sa position.

Le bénéfice pour les classes ouvrières ne se borne pas à obtenir à bon marché une nourriture saine, fortifiante et agréable; les locaux où ils les consomment ont sur eux une influence des plus heureuses. Les salles, quoique à des degrés différents, ont un ameublement de la plus grande simplicité, mais d'une propreté exquise, vrai luxe auquel s'ajoute une ventilation parfaite, une abondance d'air pur et chaud et de lumière. Aussi, les habitués sont-ils, sous l'attrait de ce confort inconnu jusqu'alors à bon nombre d'entre eux, gais, heureux, d'une tranquillité, d'un ordre et d'un décorum admirable. Il n'est pas permis de fumer, et aucune boisson énivrante n'est vendue dans l'établissement; mais, en revanche, les salles sont pourvues des meilleurs journaux. Chaque établissement a une salle pour les femmes. On a remarqué que cet ensemble donnait aux ouvriers le goût d'un modeste confort, le désir d'y atteindre et l'aversion des mauvais bouges où ils se réunissaient pour boire; jamais encore on n'avait eu une démonstration plus évidente de l'immense influence que peut exercer l'habitation sur les goûts et la moralité de l'homme.

L'expérience a vivement frappé le public. On est en train de la renouveler à Londres et à Manchester sur les mêmes bases qu'à Glascow, et la question de fournir des habitations agréables aux populations ouvrières en a reçu une vive impulsion.

Les salles d'attente.

(Suite.)

Dans la personne de ce Monsieur au ventre proéminent, au double surtout, à reluisante chaîne d'or avec des breloques si nombreuses et si bruyantes qu'elles imitent avec avantage le bruit que peut faire le collier d'un cheval, vous n'aurez pas de peine à reconnaître un exemplaire de la collection des *petits grands hommes*. Voyez comme il jette autour de lui des regards superbes et presque irrités de ce que pas une des personnes ici présentes paraisse comprendre sa supériorité et le rang qu'il tient dans le monde; au contraire, un voyageur pressé vient d'effleurer son coude et ne lui a pas même fait d'excuses pour une si déplorable inadvertance! Soyez donc *propriétaire*, *conseiller communal*, *inspecteur* de n'importe quoi, *actionnaire* des chemins de fer et *tuteur* de plusieurs hoiries....

Heureusement, voilà quelqu'un qui le salue; c'est ça, il se redresse, il ouvre la bouche, il va parler. Il est inutile de s'avancer pour écouter ce qu'il va dire, on l'entendra dans toute la salle. Admirez un peu comme il prononce bien les mots ronflants, les mots avec des *r*. Administrrration fédérrrale, abrrrogation de la loi, etc., etc. Il devient ennuyeux; passons à d'autres.

---

les plus sages du monde. Vous parlez comme un ministre ou comme deux avocats. Je suis vraiment touché de la part que vous daignez prendre à mon malheur; mais permettez-moi de croire qu'il n'est pas aussi grand que vous le dites. J'honore infiniment M. Samuel Butterfly, et, sans le connaître personnellement, je fais d'avance trop de cas de sa sagesse pour croire qu'il me refusera l'indemnité qu'il me doit. S'il était assez mal conseillé pour le faire, j'ai trop de confiance dans les lois américaines et dans la justice du peuple pour désespérer de ma cause. Permettez-moi d'espérer, chère miss Cora, que je ne vous vois pas aujourd'hui pour la dernière fois, et que bientôt ma fortune rétablie et peut-être agrandie me rendra l'ineffable bonheur dont j'ai joui pendant cette soirée. Adieu. »

A ces mots, il sortit, se coucha, et dormit fort tranquillement pour un homme à qui l'on vient d'annoncer sa ruine. Le lendemain, décidé à partir et à connaître son sort le plus tôt possible, il alla prendre congé de son cousin Roquebrune. Celui-ci le reçut fort bien, écouta en riant aux éclats le récit de l'entrevue de la veille, et devint plus sérieux en apprenant le triste sort de la forêt du Scioto.

« Mon cher ami, lui dit-il, vous partez, c'est fort bien fait; mais je ne dois pas vous cacher que vous avez peu d'espoir de recouvrer votre bien. Je connais toutes les ressources de la procédure américaine. Quelle que soit l'issue de vos démarches, venez me voir à Montréal. Riche ou pauvre, vous trouverez en moi un ami, et peut-être, qui sait? Je pourrai vous être utile. »

Quelques instants après parut la belle Valentine de Roquebrune. Elle reçut fort bien Bussy. Son sourire, pareil au soleil qui dissipe les nuages, ramena dans le cœur de Bussy la plus charmante gaieté. Elle appuya gracieusement les offres de son frère. L'hospitalité est la vertu favorite des Canadiens. La visite de notre ami avait duré plus de deux heures sans qu'il s'en aperçût. Il sortit enfin et partit pour Scioto-Town. Le Canadien l'accompagna jusqu'à l'embarcadère. Au moment de quitter son nouvel ami :

(La suite prochainement.)